

# LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 902 — PATRON COUPÉ — GUIPURE

## VISITES DANS LES MAGASINS

**P**LUSIEURS de nos abonnées, venues à Paris pour les fêtes du mois dernier, nous adressent une singulière question...

Comment se fait-il qu'il n'y ait à Paris aucune femme couperosée ? Pas une n'est affligée du masque ni des taches de rousseurs.

La réponse est bien simple, aimables lectrices ; si vous êtes allée vers la Madeleine, dans l'après-midi, vous avez dû remarquer la foule de somptueux équipages qui encombrent les abords de la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart.

Toutes les Parisiennes connaissent cette adresse, et le secret le voici :

Le célèbre chimiste Bayle y a établi le dépôt général de son Extrait de fleurs de lis qui efface

en quelques jours et sans brûler la peau : les rides, les taches de rousseur, le hâle, la couperose, le masque, qui, de plus, dispense de l'emploi des fards et arrête instantanément la marche des années.

Le prix du flacon est de 5 francs.

On trouve à la même adresse :

L'Eau antipelliculaire de Bayle, flacon, 6 fr. ;

La Pommade antipelliculaire de Bayle, le pot, 5 fr. Infaillibles pour détruire les pellicules, arrêter la chute des cheveux et les empêcher de blanchir.

M. Callebaut vient de créer un guide tout spécial pour exécuter les nouvelles broderies mexicaines en lacets de laine de couleur qui vont se porter beaucoup à l'arrière saison ; cela complète la série très-intéressante de ses guides pour les ouvrages de fantaisie.

La maison Callebaut a obtenu un assez grand nombre de médailles et est placée sous des patronages trop honorables pour avoir besoin d'être recommandée, mais il est bon de constater qu'elle se tient au courant de toutes les nouveautés afin de faciliter à ses clientes l'exécution de modèles à la mode.

Quant à ses prix toujours si modérés, il est

bon de les demander directement. M. Callebaut s'empressera de faire parvenir, à toute personne qui en fera la demande affranchie, une notice étendue sur les machines à coudre de sa fabrication, en indiquant leur usage, leur dimension et leurs différents prix.

On s'est mépris sur ce que nous disions dernièrement à propos de la parfumerie de M. Bonnamy.

Il ne s'agit en effet pas d'un traitement médical mais seulement de soins tout spéciaux apportés à la fabrication de ses savons, de ses vinaigres et de ses fards à bases d'alumine pure qui, composés d'éléments très purs et avec les précautions d'un pharmacien (M. Bonnamy s'étant occupé de pharmacie avant de devenir parfumeur), offrent naturellement plus de garanties que la parfumerie de beaucoup de maisons qui sacrifient assez facilement les précautions pour obtenir des produits flatteurs.

On peut affirmer sans crainte d'être démenti que les cosmétiques à base d'alumine pure de M. Bonnamy ne craignent aucune rivalité; ils remplissent leur but d'embellir et d'assouplir la peau, de la tonifier au besoin, et cela sous la forme la plus agréable et la plus parfumée.

Nous insistons sur ces produits parce qu'ils sont relativement nouveaux.

Quant au reste, la maison Laboullée, aujourd'hui dans les mains de M. Bonnamy, conserve toute la supériorité qui l'a rendue si justement célèbre.

Personne n'est plus à Paris et la plupart des voyageurs ont été respirer sur les plages où la brise de mer rafraîchit sans cesse la température.

La mer si favorable à la santé ne l'est pas toujours à la chevelure, et, pour prévenir ses effets irritants, il est bon d'employer l'eau de la Floride, qui n'est pas une teinture, mais elle conserve aux cheveux leur couleur primitive et la leur rend lorsqu'ils deviennent blancs.

M. Guislain, seul, possède le secret de cette eau si vantée; il veille à sa composition avec un soin et un talent qui s'accroissent encore de sa longue expérience. Aussi faut-il bien se méfier de certaines contrefaçons qui cherchent à entraîner la clientèle de M. Guislain.

La manière d'user de l'eau de la Floride est des plus simples. On s'en frotte la tête tous les jours avec une petite brosse douce et peu à peu les cheveux reviennent à leur teinte primitive.

L'effet est encore plus sûr lorsqu'on emploie, concurremment avec la pomnade composée par M. Guislain et qui est un auxiliaire fort utile à

cette *Eau de la Floride*, si excellente qu'elle a une réputation européenne.

On parle beaucoup des machines à coudre, et leur fabrication a pris depuis deux années une extension immense. Elle est due en grande partie à l'importation américaine, celle surtout qui s'est faite par la maison André Fontaine qui seule a le privilège de vendre les modèles d'Elias Howe, le célèbre inventeur des machines à coudre.

Sans doute ces machines, déjà excellentes en sortant des mains de l'inventeur, avaient peu à gagner, néanmoins elles ont encore été perfectionnées d'année en année et elles sont certainement aujourd'hui à leur dernier degré de perfectionnement. Il est facile de s'en assurer rien qu'en les visitant; douces, faciles à conduire, elles méritent bien le surnom de *Silencieuse* qu'on prodigue depuis quelque temps très légèrement à toute espèce de machines à coudre qui n'ont pas pour appui l'autorité du nom célèbre d'Elias Howe.

Tous les jours la mode a de nouveaux succès à enregistrer, mais aussi tous les jours de nouvelles étoiles se lèvent pour perpétuer le vrai goût, qui a été un peu sacrifié dans ces dernières années.

Une maison de grand genre vient d'ouvrir ses salons au centre du Paris élégant; la maison *Bérangère*, 6, boulevard des Capucines, va suivre tous les principes des maisons sérieuses, et non de celles qui ne doivent leur réputation qu'aux modes scandaleuses et excentriques.

Déjà j'ai vu des costumes qu'on préparait pour la comtesse de G...; ces costumes de chasse étaient d'une richesse et d'une originalité sans pareilles.

J'ai remarqué d'autre part des toilettes de ville en satin et en dentelle d'une coupe nouvelle, et d'un genre totalement inconnu jusqu'à ce moment. Ce n'est ni le style Empire, ni le trop vrai Louis XV; appelons-le costume *Bérangère*, c'est un si joli nom pour un si joli costume!

Dans le salon voisin, nous voyons les chapeaux et les coiffures qui vont faire leur apparition avec le 1<sup>er</sup> septembre.

Il y a des chapeaux Louis XIV et des toquets Henri II, pour les costumes de chasse, qui sont d'une crânerie telle qu'à côté de ces modes jeunes, fraîches et hardies, le style Régence est pâle, terne, presque effacé.

Lorsque vous aurez fait vos visites, mesdames, dans la maison *Bérangère*, vous vous demanderez comment il se fait que vous ayez pu être des femmes élégantes avant de vous être fait habiller chez *Bérangère*.

JULIE DE PUISIEUX.

*Le Coin de rue.*

En vue de la saison d'automne qui commencera, d'après les prédictions, plus tôt que de coutume, les magasins du *Coin de rue*, 8, rue Montesquieu, mettent en vente des séries d'étoffes nouvelles et particulièrement des lainages de fantaisie à des prix absolument incroyables de bon marché. C'est une bonne nouvelle que nous donnons avec empressement à nos abonnées, et elles nous en remercieront.

Seulement elles doivent se hâter, car dès que le *Coin de rue* annonce des nouveautés, elles sont très vite enlevées par son immense clientèle.

Cette fois, il annonce des surprises. On s'attend à de petits miracles !

Si cette maison, dont les résultats sont immenses, livre à des prix exceptionnels ses soieries et ses lainages, elle peut à plus forte raison livrer des toilettes ou costumes à des prix accessibles à toutes les bourses. Aussi a-t-elle, à cet effet, des ateliers immenses où elle a su réunir l'élite des couturières, qui, grâce à leur bon goût et aussi à leur grande habileté, peuvent en fort peu de temps composer et couper des toilettes dignes de nos plus grandes élégantes.

Dans ce moment, le *Coin de rue* fait établir pour l'automne des toilettes qui feront révolution dans la mode; aussi sa nombreuse clientèle attend-elle avec impatience l'exhibition de ces nouvelles modes.

Nous invitons donc nos abonnées à aller visiter les magasins du *Coin de rue*, 8, rue Montesquieu; là, assurément, elles trouveront chaussure à leur pied.

Quant à celles de nos abonnées qui se trouvent éloignées de cet établissement, elles peuvent, par correspondance, s'adresser au *Coin de rue*; elles y trouveront promptitude, bon goût et prix vraiment exceptionnels.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'é-

caille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaïlle, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M<sup>me</sup> la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaitre avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

COURRIER DE LA MODE

On a tant vanté la Normandie qu'elle est devenue une annexe de Paris qui envahit de plus en plus les plages normandes. Cette année, la foule est partout, et si l'on ne prend ses précautions à l'avance on ne peut trouver ni une maison ni même une chambre; tout est loué, occupé, retenu; depuis la pointe d'Honfleur jusqu'à Isigny, les moindres localités reçoivent leur contingent de foule, et au moment du 15 août cette foule s'est encore accrue de tous ceux qui ont fui devant la fête du 15 août. C'est un immense chasseur-croiseur; les étrangers, les provinciaux viennent par bandes admirer les splendeurs officielles, et les citadins vont rechercher les splendeurs de l'Océan qui parlent à toutes les âmes, quel que soit du reste leur degré de développement.

Je cite comme très nouvelle une toilette portée à Deauville par la comtesse d'Al.

Un jupon de toile du Mexique (soie et laine) bleu de ciel; au bas du jupon un volant pareil surmonté d'un bouillonné; autour du volant et de chaque côté du bouillonné, petite ruche de taffetas bleu de ciel. Jupe Abeille, relevée tout à fait derrière et beaucoup sur les côtés, de manière à dessiner les deux ailes d'une abeille; ruche de taffetas bleu découpé garnissant la jupe et choux de taffetas sur les côtés.

Corsage ouvert en cœur avec valenciennes froncée en dedans.

Large ceinture de taffetas bleu de ciel à pans très courts effilés dans l'étoffe.

Médaille formé d'un camée antique cerclé d'or mat, suspendu au cou par un velours bleu de ciel.

Chapeau Watteau en paille blanche paré autour d'une ruche plate de taffetas noir liserée d'une petite dentelle; agrafe de boutons de rose princesse de côté.

Les chapeaux *annamites* ont beaucoup de succès à Dieppe et à Trouville.

On sait qu'on appelle ainsi ces chapeaux un peu pointus du sommet, à grands bords plats, sur lesquels se trouve un semis de petites croix de velours noir.

Ils ont de larges brides en velours noir nouées sur le chignon derrière; on les double de taffetas bleu de ciel, mauve ou rose.

Les formes de chapeaux sont tellement variées qu'on peut se coiffer à l'air de son visage. Si l'on n'est pas complètement à son avantage c'est qu'on est bien maladroite.

Les jeunes femmes semblent préférer pour chapeaux habillés les formes Valois un peu élevées de calotte avec plumes frisées mêlées à une coquille de dentelle.

Dans les plumes on niche souvent un petit oiseau-mouche brillant comme une pierrerie.

Les chapeaux Létorière sont tout couverts de plumes frisées avec les bords en velours de la nuance des plumes et, de côté, une traîne de fleurs.

C'est ravissant en gris et en bleu avec agrafe de fleurs de vigne d'un blanc rosé ou de mauves rose pâle.

On prépare les feutres pour l'automne, la saison des chasses et des promenades à cheval.

L'*Andalou*, noir, avec bordure de velours, couronne de plumes noires et aigrette, sied à merveille aux frères beautés.

Le Dubarry gris, à bords plats liserés de velours gris, orné d'une écharpe de velours enroulé et d'un bouquet de plumes de côté, convient mieux aux figures de fantaisie.

Pour les chapeaux fermés d'automne, on mélangera beaucoup la paille et le velours.

La maison Leroy nous promet de grands changements.

Il paraît que les chapeaux seront très élevés sur le front, très empanachés, se rapprochant tout à fait du style Louis XVI.

On va copier des chapeaux sur les vieilles gravures. Nous verrons probablement du *renouveau* très original.

Le temps est très variable aux bains de mer. Les femmes qui n'ont emporté que des costumes clairs se trouvent fort embarrassées.

Il y a une manière bien simple d'assombrir une toilette, c'est de poser sur un jupon de percale rayée une jupe de cachemire noire retroussée en paniers.

La chemise russe se porte pareille au jupon et on complète la toilette par un petit double collet de cachemire.

Ce collet est orné de guipure, de passementerie, ou soutaché en couleur.

Un dessin de soutache rouge imitant des branches de corail ou un losange de corail mêlé de perles produit un effet charmant sur du cachemire noir.

On orne aussi ces collets d'un double rang de soutache d'or.

Les tuniques de cachemire mises sur du foulard rayé composent des toilettes bien plus élégantes que la percale. Rien n'est chatoyant comme le foulard Laintou blanc à rayure cerise.

La *Colonie des Indes* a peine à répondre à ses nombreuses commandes, et quand on entre dans ce magasin ou voudrait tout emporter.

Il y a là tant de dessins frais, nouveaux, éclatants ou délicieusement nuancés!

Le genre cachemire avec ses belles palmes d'or sur large rayure noire ou pourpre fait des robes de chambre d'une artistique élégance.

Pour demi-toilette, voici des camaïeux, des dessins Watteau avec le petit nœud de bergère sur fond or pâle, blanc de nacre, fleur de pêcher, coucher de soleil, vert malachite, etc.; des semis de bouquets ou de fleurs détachées sur les gris les plus doux: gris anglais, perle, gazelle, gris héliotrope, fleur de lin, argent, aluminium, gris Saxe, etc.

Pour le soir ou la toilette habillée, on choisit surtout de belles nuances pures ou des foulards changeants.

Le scarabée, le bronze florentin, gorge de pigeon, sont préférés le jour, et le soir triomphent le rose hortensia, vert clair de lune, rayon d'aurore, turquoise, vert glacier, œillet de poète, blanc des Indes, mauve des Alpes, etc.

La variété de ces costumes est devenue facile, même pour les femmes modestes, au lieu d'encombrer leurs caisses de costumes faits qui arrivent le plus souvent froissés, elles emportent leurs étoffes et se font envoyer une petite machine à coudre de la maison Martougen (système Wheeler-Willson), grâce à laquelle leurs femmes de chambre et elles-mêmes, en s'amusant, se confectionnent de charmantes et nouvelles toilettes.

Pour les robes blanches cette méthode est dou-



Thirifocq, Editeur.

364.

Imp. Becquet, Paris.

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE,

La Gazette des Familles,

LA GAZETTE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Paris, Rue de la Fontaine Moliere, 39<sup>bis</sup>

Robes Foulards de la Colonie des Indes, Rue de Rivoli, 53.

Machines à coudre de Brunswick & Co, Rue Richelieu, 29.

29.g.943

blement précieuse, car l'organdi ou la mousseline ne souffrent pas d'être chiffonnés.

Tel est le secret des reines de quelques casinos des bords de l'Océan qui apparaissent dans toutes les réunions avec des toilettes éclatantes de fraîcheur.

Elles avaient eue l'heureuse idée de faire mettre dans leur bagage une machine à coudre de la maison Martougen.

JULIE DE PUISIEUX.

#### AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infaillible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

#### COURRIER DE PARIS

Une chose tout à fait charmante, c'est une distribution de prix au grand Concours.

Un professeur de rhétorique s'avance et, passant devant le fauteuil de l'Excellence, s'incline avec un onctueux sourire, — ce sourire du bedeau qui, en époussetant l'église, fait au galop une génuflexion devant l'autel. — Il monte à la tribune, et de sa manche retire un épais manuscrit bariolé de ratures. Frémissement d'attente. Il tousse, arrange ses papiers, assujettit mieux son pince-nez, dispose sa toque, tousse de nouveau et fait un geste... Il va commencer?... Non, il boit son verre d'eau. Même manège ; enfin, d'une voix prétentieuse à laquelle il cherche à donner les intonations de la conversation, d'un ton familier et insinuant, avec un sourire, il lance : *De utilitate studiorum classicorum !*

C'est du latin ; dans l'auditoire court un murmure de satisfaction ; on se penche avec intérêt. Le discours est long : peu à peu la voix de l'orateur se fatigue et devient de plus en plus monotone ; la salle s'échauffe ; un nuage qui passe rend la salle plus sombre encore ; les auditeurs, emboîtés les uns dans les autres, sont pris de crampes, d'autres commencent à sommeiller insensiblement ; une petite flûte qui essaye tout bas une gamme chromatique laisse échapper un couac intempestif, qui seul jette quelque diversion. — Chaque quart d'heure, régulièrement, le ministre sourit ; alors un murmure d'approbation court parmi les gradins des professeurs, contenu par la discrétion qui convient à ce sombre séjour. Puis l'Excellence reprend sa position normale, un doigt sur le front, l'œil rêveur levé vers le plafond.

Le torrent d'éloquence latine coule toujours ; à travers une vague somnolence, on distingue quelques noms marqués en chiffres connus : Cicéron, Charlemagne, César ; cette fois, le Conseil d'instruction a souri avec plus de finesse encore : Horace nous a amenés à parler des paisibles ombres où nous irons tous nous délasser des pénibles travaux de l'intelligence. La voix faiblit encore, mais les gestes deviennent plus énergiques ; on parle de chassapots et de canons rayés, si j'ai bien deviné du moins ; catapultes lançant des globes d'airain ? Ceci nous annonce la fin. Enfin, d'un ton expirant, avec le regard de Phé-

dre mourante, tourné vers l'idole, l'orateur termine par quelques mots sur le ministre à la fois intelligent et ferme qui sut donner un éclat nouveau, etc.

Que c'est beau, en somme, la tradition ! Au temps où le latin était encore d'un usage courant dans le droit, dans la médecine, dans la politique, dans la philosophie, ce discours avait une raison d'être ; mais aujourd'hui ?... N'importe, il est plus florissant que jamais ! A l'heure où j'écris, d'honorables professeurs polissent leur dernier *jamjam* et leur suprême *quousque*. Ils prononceront le discours. Personne n'y comprendra mot et la cérémonie recommencera au mois d'août prochain.

Je vais reproduire, d'après M. Lockroy, une scène de vaudeville fort gaie. C'est la reine de Mohély et les échelles de son palais qui en font les frais :

Il paraît qu'un jour un jeune diplomate européen avait une communication importante à faire à S. M. Fatouma. Il part pour sa résidence ; il arrive. L'échelle était retirée. Il s'approche néanmoins. Entre les piquets se promenait un chambellan, — un chambellan indigène, — c'est-à-dire un chambellan vêtu comme Adam avant le péché. Un chambellan qui n'avait rien pour se couvrir, pas même sa clef !

— Peut-on voir la reine ? demande le diplomate.

— L'échelle est retirée.

— Alors c'est impossible ?

— Complètement impossible.

Le jeune diplomate ne pouvait attendre au lendemain. Il se grattait la tête, désolé, quand soudain il avise un gros arbre, superbe, dont une branche, assez forte, s'étendait au-dessus de la cage. Voilà mon affaire, songea-t-il. Et aussitôt, utilisant tout ce qu'il avait appris de gymnastique, dans sa jeunesse, il se met à grimper comme un fou.

— C'est tout à fait contraire à l'étiquette ! criait le chambellan qui avait deviné son projet.

Mais qu'importe l'étiquette ? Mon diplomate enfourche la branche ; il s'avance ; il approche de la cage... la branche plie... Que lui importe ?

— Grande reine ! s'écrie-t-il...

La reine lève la tête et l'aperçoit au-dessus d'elle, perché comme un oiseau. La conversation s'engage.

— Tout cela est contraire à l'étiquette, continuait à crier le chambellan.

Encore une fois, qu'importe l'étiquette ? Le diplomate remplit sa mission. Il fait les compli-

ments d'usage lorsque, tout à coup, la reine s'écrie :

— L'audience est levée !... La branche casse !

Il était trop tard. Le diplomate était en route pour la terre... et tombe... O surprise ! et tombe sur quelque chose de mou, qui s'aplatit, s'écrase, et le sauve... Et ce quelque chose, en s'aplatissant, murmurait :

— C'est complètement contraire à l'étiquette ! Le chambellan avait fait matelas.

Après une longue et douloureuse maladie, miss Adah-Isaacs Menken est morte dans son domicile, rue de Caumartin. La pauvre fille semblait, il y a longtemps déjà, se douter de sa fin prochaine. Il y a deux mois et demi, au début de sa maladie, elle dit tristement : « Je suis perdue pour le théâtre et pour la vie ! »

Miss Menken n'était pas une femme vulgaire. On sait qu'elle a fait la guerre en Amérique. Elle est fort goûtée comme poète au delà de la Manche et de l'Océan. Ses travaux théologiques sont très estimés par les pasteurs. Sa science et son érudition la désignaient à de plus nobles exercices que les cavalcades équestres où nous l'avons admirée. Comme tragédienne, elle a eu à la Havane, dans le Kentucky et à Londres de grands succès. Elle jouait les « Marie Laurent » ayant en plus que cette dernière une beauté incontestable et une plastique merveilleuse... Je le répète, la femme qui vient de mourir n'était pas une femme ordinaire, et ceux qui l'ont connue en parlaient avec la déférence que commandent les intelligences supérieures.

La *Revue de poche* a bien agréablement raillé le romancier populaire, M. Ponson du Terrail, qui, dans le *Petit Moniteur*, joue un rôle éminemment éducateur et moralisateur :

Rocambole, d'après les calculs des meilleurs statisticiens, aurait deux cent deux ans ; il aurait pendant sa vie acheté onze mille grammes d'acide prussique, tué cent mille enfants, volé quatre-vingt-douze coffres-forts, il s'est évadé soixante-neuf fois, a été guillotiné trois fois...

Ce n'est pas mal, comme vous voyez. Eh bien ! Rocambole a trouvé une sœur, toujours bien entendu fille de M. Ponson du Terrail, qui paraît destinée à fortement le dégommer. Elle répond au nom de la *Femme immortelle*. On lit dans le feuilleton du 24 juin :

Le bourreau mit le feu au bûcher, et les flammes tourbillonnèrent autour d'elle, se faisant jour au travers d'un épais nuage de fumée.

Une heure après, acheva le marquis de la Ro-

che-Lambert, « il ne restait plus du vampire » qu'un monceau de cendres fumantes, et ce pendant cette femme n'était pas morte. »

Nous trouvons dans le *Charivari* un singulier moyen donné par Jules Denizet pour reconnaître les chiens qui sont ou non enragés :

« Si vous avez ou si vous rencontrez un chien suspect, allongez-lui un coup de pied ou flanquez-lui un coup de canne. S'il crie, il n'y a pas de danger, il n'est pas enragé ; mais s'il se tait, c'est qu'il est enragé : tuez le vite. »

Après la méthode Denizet pour reconnaître la rage, il n'est peut-être pas inutile de publier le remède indiqué par Robert Briquet (du *Tintamarre*).

« Quand on est mordu par un chien hydrophobe :

» Rentrer bien vite chez soi ; ne rien dire à sa femme, la mordre cruellement en faisant semblant de l'embrasser, et aller se faire cautériser immédiatement tout seul.

» Bonne nourriture, bon vin ; et attendre tranquillement le résultat. »

Voilà un moyen simple de trancher la question du divorce.

M. Henri de Pène, en signalant dans l'*Indépendance* le demi-silence qui se fait autour des décorations littéraires, rappelle l'histoire d'un homme de lettres qui fit, sans y arriver—le plus grands efforts pour décrocher la croix.

C'était pour lui, pensait-il, un moyen d'effacer les erreurs de jeunesse dont sa vie demeura toujours attristée et dont l'amertume abrégée ses jours.

Un ami s'était chargé de visiter pour lui, dans l'intérêt de sa candidature au ruban rouge, si ardemment convoité, le ministre de l'intérieur.

Il rencontre, sur le boulevard, cet agent dévoué de ses plus fervents désirs.

— Eh bien ! avez-vous vu le ministre ?

— Oui.

— Comment a-t-il été ?

— Mais...

— Voyons, dites moi la vérité, a-t-il été bien ou mal pour moi ? Que vous a-t-il dit ?

— Non, il n'a pas été mal ; certainement, il n'a pas été mal.

— Mais enfin, qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Vous pouvez répondre à X... qu'il peut être tranquille ; je dirai au préfet de police de ne pas l'inquiéter. »

Quelle chute !

Toujours ce rocher de Sisyphe de son passé

retombait sur la tête du malheureux X... Il aspirait à un brevet d'honorabilité ; on lui répondait par une assurance d'impunité.

La *France musicale* annonce que, sous peu, un violoniste d'un nouveau genre va faire son tour d'Italie. Cet artiste phénoménal, qui s'est fait applaudir dans une série de concerts à Berlin, est né sans bras ! Il joue du violon avec ses pieds, et voici comment il s'y prend.

Il s'assied, et l'instrument fixé sur un tabouret, est placé devant lui ; il tient l'archet avec les deux premiers doigts du pied gauche, et, avec les doigts du pied droit, il touche les cordes.

Il paraît que son apparition ne laisse nullement une impression désagréable, et qu'il est même parvenu à un certain degré de mécanisme.

A Leipzig, où il s'est fait entendre, il a joué un andante de Bériot et une romance de Meyerbeer. C'est le fils d'un pauvre maître d'école de village en Prusse.

M<sup>lle</sup> Nilsson a, dans la Grande-Bretagne, comme chez nous, plus que chez nous, des fanatiques. On assure qu'un lord sur le retour a payé vingt-cinq guinées, à un machiniste, une épingle tombée, pendant la représentation, des cheveux de la blonde Ophélie.

A ce propos, le *Sport* raconte cette historiette retrospective :

Un autre rossignol suédois, Jenny Lind, après une représentation donnée à Liverpool, fut portée en triomphe à son hôtel. Le lendemain matin, à dix heures, Jenny partait pour Manchester. Tandis qu'elle montait en voiture à la porte de l'hôtel, de nombreux enthousiastes s'élançèrent dans l'escalier, demandant à voir la chambre où l'artiste avait passé la nuit, ce qu'on leur indiqua de bonne grâce. Ils s'y précipitent, se jettent sur les rideaux, les housses, les portières, les serviettes, les draps, les mettent en pièces avec frénésie, s'en font des cocardes et des décorations, redescendent l'escalier quatre à quatre, et sont aussitôt remplacés par une autre cohue d'enragés qui se livrent au même pillage.

Un instant après le sac de la chambre, on vit s'asseoir à la table d'hôte un vieux monsieur arrivé de Londres la veille et dont le visage exprimait l'étonnement et la terreur.

— Qu'avez-vous ? lui demandèrent les convives. Vous est-il arrivé quelque catastrophe ? Etes-vous indisposé ?...

— Oh ! dit-il à demi-voix, d'un air mystérieux et craintif, les habitants de Liverpool sont fous, archifous ! ce sont même des fous dangereux !...

— Dangereux ! dit le chœur surpris.

— Il doit y avoir là-dessous quelque grand mystère politique, quelque terrible conspiration. On me prend peut-être pour un conspirateur, grand Dieu !

Le chœur commençait à croire que le bonhomme avait un léger coup de marteau, lorsqu'il reprit en frissonnant de tous ses membres.

— Ce matin, j'allais sortir de ma chambre, lorsque des hommes en fureur s'y précipitent, arrachent et déchirent mes rideaux et mes draps, et maintenant ils parcourent la ville avec ce signe de ralliement à leurs chapeaux et à leurs boutonniers !... Mystère, mystère !...

Un rire homérique accueillit la révélation de l'honnête vieillard : les enthousiastes de Jenny Lind s'étaient trompés de chambre !

JULES THIERRY.

## BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Heu vient de faire paraître, sous le titre de *Mignonnette*, une charmante valse du jeune André Zaccone, le fils de notre ami et collaborateur Pierre Zaccone.

Cet éditeur est plus intelligent que la généralité des directeurs de théâtres. Si le jeune débutant eût été porter une pièce quelque part, on lui eût répondu naturellement : « *Faites-vous jouer d'abord...* »

Ce qui fait que MM. les directeurs en arrivent à jouer les *Ours* qu'ils ont refusés dix ans plus tôt. Tout vient en son temps.

Nous en savons quelque chose !...

## L'ÉTOILE D'UN FUMEUR

Le moins sage a souvent la chance pour appui.

Il y a quelques jours, en rentrant chez moi, j'y trouvai, installé au coin du feu, un ami, littérateur charmant, avec lequel, depuis quinze ans, j'ai entretenu des relations fraternelles.

— Je viens te chercher ! me cria-t-il, en entrant, nous partons pour Evreux, tout à l'heure. — Ma mère me marie... Un parti superbe !! Tout est arrêté. Vois !... Les paroles sont échangées entre grands parents, il ne s'agit plus que de l'approbation des futurs conjoints ; voilà, comme j'entends le mariage... Et toi ??

— Moi ? hum !... enfin, si ça t'arrange, répondis-je, en prenant la lettre de sa mère.

— Bah ! ça fait plaisir à ma mère !... D'ailleurs, vois-tu, ce mariage n'aura pas lieu si je ne dois pas être heureux. J'ai foi en mon étoile ! Et, continua mon ami, avec la volubilité des esprits enthousiastes, — je ne suis pas fâché de rompre avec la vie parisienne... je m'ennuie, j'ai besoin de l'air des champs. *O rus!* les longues nuits calmes et les jours tirés au cordeau provincial me sourient. La maison maternelle pleine de lessives à l'iris, de tricots et de confitures me retrempera.

Le bon sourire de ma mère, les champs, les bois, les blonds épis de topazes...

— Mais nous sommes en octobre ! m'écriai-je, pour couper court à la rustique pastorale de mon ami.

Cette perspective de frimas arrêta son élan.

Or, ici, je dois vous dire que mon ami, — que nous nommerons Maxime Debray, pour ne pas froisser sa modestie littéraire, — est le garçon le plus gai, le plus spirituel, le moins amateur des champs et le plus antipathique au mariage que je connaisse. C'est, en outre, un mortel « né coiffé » — que l'on nous pardonne la trivialité de l'expression en faveur de l'image, — car, avec mille raisons à l'appui, il peut se targuer de la protection de la providence qu'il nomme son étoile.

Un paragraphe me frappa dans la lettre de sa mère :

« Sûre de l'attractive beauté de M<sup>lle</sup> Brun, ta future, disait-elle, il te sera facile par amour

» pour elle de te corriger d'un défaut déplacé en province, chez le gendre d'un notaire! »

Quel est donc ce défaut que tu vas être à même de sacrifier à l'amour? demandai-je à Maxime, avec l'étonnement d'une amitié trop prévenue.

— Est-ce que je sais moi! il faut sans doute renoncer à mon horreur pour les cravates blanches... Quitter la canne Casal ou les boutons Fontana! Nous verrons bien.

Et les actions de la province me semblèrent baisser dans l'opinion de Maxime en raison contraire de son geste; il avait franchement haussé les épaules!

Le jour même, à trois heures, nous arrivions à l'embarcadère.

Maxime emportait cinq cents cigares! — J'avais oublié de vous dire qu'il fume à ce point de renoncer à tout plaisir, à toute affaire, plutôt que de rester deux heures sans cigare.

Comme nous arrivions, le deuxième appel sonna. Quelques wagons pleins étaient fermés. Enfin! nous en trouvâmes un complètement libre. Mais au moment d'y entrer, nous aperçûmes trois voyageurs ornés de nombreux colis volants, qui se dirigeaient vers nous.

— En voiture, Messieurs! cria l'employé préposé à l'emballage de tous.

— Allons! dis je à Maxime, il faut renoncer à être seuls.

— Bah! tu es toujours embarrassé de rien toi, répondit-il vivement. Tu vas voir! seulement rappelle-toi que tu ne me connais pas et que je suis *sourd!* attention!

Habitué aux excentricités de Maxime, je ne dis mot.

Debray, se juchant sur le marche-pied du wagon, avança le corps dans le compartiment, et, d'après le mouvement de ses bras, parut fort affairé.

Les retardataires attendaient déjà depuis un moment, ne comprenant mot à sa pantomime; ils murmuraient.

Il y avait là le père, un homme sérieux, à lunettes; la fille et un collégien à favoris!

— Ah! ça, que diable fait-il donc ce monsieur? commença le papa d'un ton rogue, — est-ce qu'il ne va pas bientôt se décider à entrer ou à sortir.

— Attendez, papa, il arrange ses bagages, fit la jeune fille dont un voile cachait les traits presque complètement.

— Ah! mais... il nous bassine à la fin! cria le collégien progressiste, en se dressant sur ses souliers ferrés comme un jeune coq sur ses ergots. — Attendez! je vais lui parler, moi!

Puis se tournant vers moi:

— Dites donc, Monsieur, voulez-vous m'aider un peu? nous allons l'envoyer... s'asseoir ailleurs!

— Oh! oh! fis-je, permettez jeune homme! je ne suis pas partisan du pugilat; j'ai déjà essayé de parlementer avec ce monsieur, il ne m'as pas répondu, d'où je conclus qu'il est sourd... peut-être muet! qui sait? Voyez tout seul!

Contre mon attente, le lauréat barbu se retrancha derrière son père et ce fut ce dernier qui posa la main sur l'épaule de Maxime.

Mon ami se retournant, salua, sourit, et, s'asseyant sur le marche-pied, me jeta un regard attendri.

Puis, alors, comme un homme peu pressé, mais attentif, il laissa pendre ses jambes sur la voie et attendit.

— Monsieur! cria le vieillard en colère, cela n'a pas de nom! et, à moins que vous n'avez loué ce wagon pour vous seul, il est inconcevable que...

Maxime, après l'avoir écouté avec le regard fixe et la main entourant l'oreille (geste familier aux sourds), interrompit son speech.

D'une voix douce et les yeux sur moi il répondit:

— Merci, merci, Monsieur, de ma part et de la sienne! Ce tendre intérêt a droit de me toucher pour mon pauvre ami! mais heureusement, vous le voyez, — et il me désignait, — il est calme en cet instant, *les deux accès* de ce matin l'ont anéanti! D'ailleurs, j'ai pris mes précautions. *La camisole* est là! Entrez donc, je vous retiens là, moi... et...

Le vieux monsieur qui écoutait Maxime les yeux écarquillés et la bouche béante, fit un bon en arrière, ramassa trois colis échappés à sa stupeur et, suivi de ses enfants, se précipita en tête du convoi en criant:

Le plus souvent que je me fourrerai dans le wagon d'un fou! Imbécile de sourd va! je me plaindrai à l'administration, et...

Un employé coupa court aux récriminations du père de famille en le poussant dans un wagon.

Cette scène, plus vite passée que rendue, était à peine terminée que, furieux, je m'élançai vers Maxime.

Je le trouvai en train de se désopiler la rate sur les coussins du wagon conquis. Mais, je partageai bientôt son hilarité, me consolant dans la force de mon amitié, convaincu que là, comme dans les bons ménages, il y a toujours une victime.

Quatre heures après nous étions attablés devant le délicat dîner de M<sup>me</sup> Debray.

On causa mariage.

A un moment choisi, Maxime s'écria :

— A propos !... Quel est donc ce... défaut, ma chère mère, que ta province ne daigne tolérer ?

— Je n'ai pas dit *positivement* la province, répondit M<sup>me</sup> Debray un peu gênée, mais, vois-tu, cher enfant, le papa Brun est âgé... il a des... idées... ses habitudes ! et... le cigare lui est antipathique !

Maxime avança la lèvre inférieure en haussant les épaules.

— Mais, maman, ce n'est pas mon beau-père que je vais épouser !!! Ceci est une affaire entre moi et ma femme, n'aie pas peur va, je la déprovincialiserai !!

Et déposant un baiser sur la main de sa mère, il reprit gaiement !

— En attendant où allons-nous ce soir...? au théâtre ? au...

— Au théâtre ! fit M<sup>me</sup> Debray scandalisée, — tu n'y penses pas... avant tes visites ?

— Mes visites ? Quelles visites ?

— Mais, mon enfant, la famille Brun... leurs parents... nos...

— Nos amis, ceux des Brun, et les amis de tous ceux-là ! exclama Maxime avec une rageuse volubilité. — Eh bien, alors, je vais aller fumer ! Au diable les notaires !

Et il s'éloigna, en effet, après avoir allumé un cigare.

Je restai pour faire un bésigue avec M<sup>me</sup> Debray.

A peine avons-nous marqué quelques mariages que Maxime, le cigare aux lèvres, rentrait furieux.

— Qu'as-tu, mon enfant ? lui demanda sa mère en abandonnant le jeu.

— Son étoile pâlit ! fis-je d'un ton moqueur.

— Il s'agit bien d'étoile ! répondit mon ami du ton dont on dit : imbécile ! — Que le diable emporte Évreux ! La première personne que je rencontre au café est ce vieil animal du chemin de fer ! Comprends-tu cela ? et justement je venais de retrouver un ancien camarade !...

— Ah ! ah ! Comment t'en es-tu tiré ? interrompis je en riant.

— Je suis sorti, parbleu !

M<sup>me</sup> Debray nous regardait, mais une de ses amies arriva, impossible de lui donner le mot de l'énigme !

Maxime me fit un signe et, munis de cigares, nous sortîmes.

Le lendemain, pendant le déjeuner, le fils et la

mère débattaient les détails de la toilette de présentation. C'était le grand jour !

Un domestique coupa court au débat en présentant une lettre à M<sup>me</sup> Debray.

Sur l'enveloppe se détachait en gros caractères le mot *Pressée*.

— Vous permettez ?

Et la mère de Maxime l'ouvrant, la parcourut, pâlit et la tendant à son fils s'écria :

— Je me trompe, ou je lis mal ! vois donc !... C'est impossible !...

Je me levai par discrétion, mais M<sup>me</sup> Debray me prit aussitôt le bras.

— Restez, restez ! M. de Lussan, vous nous aiderez à comprendre...

Maxime, qui avait souri d'abord, se jeta sur un siège pour rire à gorge déployée à la fin de sa lecture.

— Ah ! ah ! ah ! scandait-il, comment c'était... oh ! c'est impayable ! ah ! la vieille bête !

Et il me passa la lettre.

M<sup>me</sup> Debray était atterrée.

« Madame, disait le pli,

» Vous étiez mon amie, du moins j'eus la faiblesse de le croire jusqu'à ce jour. Mais une amie ne doit jamais céder la vérité, fut-ce aux dépens de ses propres enfants.

» Si ma fille eût été muette, Madame, je vous eusse avoué qu'elle avait perdu l'usage de la parole.

» Un défaut passe... Une infirmité reste.

» M. Debray me fera l'honneur de *comprendre* que tout est rompu.

» Une explication *verbale*, saisie *trop difficilement* par lui, nous serait pénible à tous deux. » Sa disparition du café et notre entrevue *au chemin de fer*, devant *son ami*, m'en ont convaincu pour jamais.

» Votre dévoué, *néanmoins*,

» Achille Brun,

» Ex-maire, notaire, marguillier,  
» conseiller municipal.

» P. S. M<sup>me</sup> Brun et sa fille sont parties ce matin pour Alger. »

— Voyez-vous?... mon étoile ! criait Maxime au comble de la joie. — Quelle chance ! Rater un pareil beau-père ! C'est *elle* qui m'a inspiré en wagon ! Oh ! les notaires !!!

M<sup>me</sup> Debray, effrayée de cette animation incompréhensible pour elle, me regardait anxieusement.

— Tiens ! c'est vrai ! maman ne sait pas...

Lussan, explique donc... Et Maxime de rire de plus belle.

Alors, il me fallut raconter la scène du wagon, ce que je fis, interrompu par les lazzis et le rire de Maxime.

— Grand enfant ! gémissait la pauvre mère, — voilà pourtant où nous conduit ta fatale passion ! Quelle chance funeste que les Brun se trouvent... Oh ! mais, je vais le détromper... lui écrire...

— Garde t'en bien ! s'écria Maxime en devenant sérieux tout d'un coup. Mon étoile est là !!! Je ne devais pas être heureux ! Tiens, puisque tu veux me marier, laisse nous faire ! Avec Lussan, nous te trouverons une bru à ton goût. A Paris, par exemple ! Il n'y a qu'un Paris dans l'univers ! Là, on fume... on rit... on... comprend tout !...

— Mais, objectait la pauvre mère timidement, la dot était superbe, l'honorabilité des parents reconnue... la...

— Peuh ! interrompit mon ami, nous trouverons mieux que tout cela ! Je te dis que cette rupture est un bonheur ! tu verras... ne t'inquiète point ! tout vient au gré de qui sait attendre !

Et cajolant, flattant sa mère, il arrêtait à moitié sur ses tremblantes lèvres les plaintes qui s'en exhalaient.

— Mon Dieu ! murmurait elle entre le sourire et les pleurs, je suis vieille, j'aurais voulu te laisser au milieu d'une famille aimée, estimée. Cependant, si tu crois... n'en parlons plus... Mais songes-y, hâte un établissement qui me donnera le repos, le calme...

Sois tranquille, mère, nous allons trouver ton bonheur et le mien !!!

— Mon Dieu ! que la liberté est une belle chose ! Que Paris est grand et la province... mesquine ! s'écriait quelques jours plus tard Maxime fumant et de nouveau étendu devant mon feu. — Si ma mère venait se fixer à Paris ; je ne voyagerais plus !

— Marie-toi, elle viendra.

— Ah ! oui, à propos ! Nous allons chercher une femme, hein ?

— Où ?

Où tu voudras ! ça m'est égal !... Je démèlerai bien le bon grain de l'ivraie, va !

— Parbleu ! m'écriai-je moqueusement, n'as-tu pas ton étoile !

Mon concierge entra à temps pour m'éviter un speech, car Maxime, sur ce chapitre, se montre intraitable.

L'homme de la loge apportait une lettre.

Elle était timbrée d'Evreux, et ne contenait que ces mots :

« M. Brun est totalement ruiné ! La maison dans laquelle était tout son avoir a fait banqueroute !!!

» Ce matin M. Brun avait disparu.

» Le pays est en émoi.

» Bénissons la main de la providence... »

— Hein ? mon étoile !!! fit Maxime en interrompant ma lecture, — y croiras tu maintenant ?

— Ma foi, répondis-je confondu, hasard, providence ou étoile, tu es né...

— Bah ! laisse les trois, reprit en riant mon ami :

*Numero Deus impare gaudet !*

Et le meilleur des trois est l'étoile du fumeur.

L. MAX.

## ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

### RECETTES DIVERSES

Nous allons commencer notre causerie par deux recettes de liqueurs d'une exécution facile et peu dispendieuse.

*Kirsch de ménage.* — On fait macérer pendant un mois une certaine quantité de noyaux de cerises concassés avec leurs amandes ; on ajoute ensuite un tiers de noyaux d'abricots, sans leurs amandes, et on laisse infuser pendant deux mois, après lesquels on passe la liqueur et on la filtre au papier.

Ce kirsch se conserve dans des bouteilles bien bouchées et cachetées.

*Liqueur de noyaux d'abricots.* — On fait macérer pendant quinze jours dans deux litres d'alcool à 33° une centaine de noyaux d'abricots concassés, et les amandes mondées d'une trentaine d'autres ; on fait un sirop en mettant deux kilo-

grammes de sucre pour un litre d'eau; on passe l'alcool, on tamise pour enlever les noyaux, puis on mêle le liquide au sirop et l'on met en bouteilles.

La liqueur de noyaux de pêches se fait de la même manière.

*Confitures de melons d'Amérique.* — On coupe deux melons en morceaux d'un centimètre carré environ; on les met dans une bassine sur le feu avec 350 grammes de sucre pour 500 grammes de fruits; on met de l'eau de manière que le fruit baigne complètement. On ajoute quatre oranges coupées en quartiers, on a le soin d'enlever les pépins; on exprime le jus de quatre citrons et l'on met le zeste de deux. On laisse réduire le tout pendant cinq heures sur un feu peu ardent, mais au bout d'une heure, il faut enlever le zeste. On parfume à la vanille.

A cette époque de l'année où les fortes chaleurs peuvent se faire sentir d'un jour à l'autre, les recettes suivantes pourront être les bienvenues :

*Moyen d'empêcher le lait de tourner.* — Il suffit de mettre un gramme de bicarbonate de soude dans un litre de lait. Ce moyen est infaillible.

Les glaces et les sorbets, si agréables, l'été, dans un dîner, pourront s'exécuter à la maison, si l'on suit exactement les indications suivantes :

*Cuisson du sucre pour glaces et sorbets.* — Pour faire cuire le sucre au *petit lissé*, on s'y prend de la manière suivante : mettez dans un grand poëlon, sur un bon feu, un verre d'eau et du sucre en quantité suffisante. Pour que le sucre ne s'attache pas, remuez toujours et laissez faire seulement deux ou trois bouillons, alors le sucre sera cuit au *petit lissé*.

Voici la manière de faire la préparation de différentes glaces.

*Glace aux groseilles.* — On exprime le sucre d'un kilogramme de groseilles et de 250 grammes de framboises. Pour bien faire cette opération, on fait un peu amortir les fruits sur le feu, mais se gardant bien de les laisser cuire. Ensuite on mêle à ce jus trois quarts de litres de sucre cuit au *petit lissé*.

*Glace à la framboise.* — Pour trois quarts de sucre au *petit lissé*, mettez une livre et demie de suc de framboises et une demi-livre de suc de groseilles.

*Glace à la fraise.* — Mêmes proportions et même mélange que pour ci-dessus, mais en remplaçant les framboises par des fraises.

*Glace à l'abricot ou à la pêche.* — On prend une vingtaine de l'un ou de l'autre de ces fruits; on les écrase, on les passe au tamis de crin et l'on ajoute à ce jus un litre de sucre cuit au *petit lissé*; on laisse infuser trois heures, on parfume avec le jus de trois citrons et l'on passe une dernière fois.

*Glace au citron.* — On met dans une terrine un litre de sucre cuit au *petit lissé* et un grand verre d'eau, puis le jus de six citrons et le zeste de trois; on couvre la terrine d'un linge, on laisse infuser pendant une heure et l'on passe au tamis, sans presser.

*Glace aux oranges.* — Elle se fait de même manière, mais en employant moitié oranges, moitié citrons.

*Glace à la crème de vanille.* — On met dans une petite bassine de cuivre non étamé 4 hectogrammes de sucre, sept jaunes d'œufs, un bon morceau de vanille; on mélange le tout, on ajoute un litre de crème un peu épaisse; on pose la bassine sur le feu et l'on tourne jusqu'à ce que la crème s'attache à la cuiller, mais sans aller jusqu'à l'ébullition; puis on laisse refroidir et l'on fait glacer.

*Manière de faire les glaces.* — Il faut se procurer une sorbetière en étain, puis un seau en bois un peu plus élevé que la sorbetière et percé au fond d'un trou à y passer le petit doigt, afin que les eaux qui se formeront puissent s'écouler. On place au fond du seau un gros morceau de glace solide que l'on couvre de glace concassée et d'un lit de salpêtre ou de gros sel de cuisine; on pose la sorbetière et on emplit le tour jusqu'en haut, lit par lit, avec de la glace concassée et du sel. La proportion est d'un kilogr. de sel pour huit kilogr. de glace. L'opération doit se faire sans interruption et autant que possible dans un lieu froid et sec. On remplit aux deux tiers la sorbetière par l'une des compositions indiquées tout à l'heure; on la couvre de son couvercle et on la tient par l'anse pour la faire tourner vivement de droite à gauche, et cela pendant dix minutes; on découvre alors la sorbetière et au moyen d'une longue cuiller de bois, on remue la préparation pour détacher toute la partie glacée et la ramener au centre. On recouvre, on la tourne encore;

au bout de cinq minutes on la découvre de nouveau pour mêler les parties glacées et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le mélange soit suffisamment pris et qu'il présente une masse moelleuse sans glaçons apparents. On fait alors écouler l'eau en ôtant par-dessous le petit bouchon que l'on a dû mettre au commencement de l'opération pour fermer le trou du seau; on achève de remplir ce dernier avec de la glace et l'on couvre avec plusieurs torchons; le moment de servir ne doit pas être éloigné; à cet instant on en forme une bombe ou on le met dans des verres.

Les sorbets diffèrent des glaces en ce qu'ils sont moins sucrés et contiennent un cinquième de liqueurs alcooliques; il faut aussi les remuer plus souvent pour éviter les glaçons qui se formeraient vu l'absence du sucre. On y met aussi moins de salpêtre.

On fait des sorbets au kirsch, au marasquin, au malaga, au café; on y ajoute de l'eau-de-vie.

Terminons par une dernière recette qui a trop d'analogie avec les précédentes pour que nous ne la donnions pas ici, c'est un rafraîchissement pour soirées d'été ou d'hiver :

*Punch à la romaine.* — On met dans un demi-litre d'eau une livre et demie de sucre au petit lissé, le zeste d'un citron et le suc de huit; on passe au tamis et l'on fait prendre à la glace dans la sorbetière. Au moment de servir on y ajoute trois blancs d'œufs battus en neige et trois quarts de verre de rhum. On remue bien le tout.

#### LA TRAVAILLEUSE.

### THÉÂTRES

**VARIÉTÉS.** — *Les Chambres de bonnes*, 3 actes. — Ce théâtre semble tout désorienté depuis que le public se blase sur les productions de MM. Halévy, Meilhac et Offenbach. Il ne sait plus à quel vaudeville se vouer, et l'on dirait qu'il a perdu la conscience de sa valeur et le souvenir des succès passés.

*Les Chambres de bonnes* n'est pas peut-être un vaudeville moins intéressant ni moins spirituel que

les autres. Mais il n'y a rien de neuf, rien d'inattendu, et l'on croirait assister à une pièce que l'on a vue vingt fois sans enthousiasme. Ce n'est pas de la sorte que l'on fera croire au public qu'il y a autre chose au monde dramatique que la *Belle Hélène* et le *Pont des soupirs* ou la *Grande Duchesse*. Est-ce avec intention que l'on nous sert ces pauvretés, et est-il vraiment utile de les raconter?

On a ri certainement, mais on n'a pas été désarmé, et vraiment il faut espérer que l'on nous tient en réserve d'autres nouveautés pour cet hiver.

**GYMNASÉ.** — *Fanny Lear*, comédie en 5 actes par MM. Halévy et Meilhac. — Cette fois, les auteurs des pantalonnades des Variétés et des Bouffes ont voulu aborder le genre sérieux, et ils nous donnent une comédie.

Cela s'appelle *Fanny Lear*, et, je le déclare, il nous serait bien difficile de raconter cette pièce.

Elle commence bien pourtant. — Il y a un premier acte original, incompréhensible mais étrange...

On se trouve dans un château inconnu, situé en un département qui ne peut figurer que sur la carte du *Tendre*. On s'y fait la cour, on s'y parle tout bas dans les couloirs, on s'y embrasse même; c'est un chuchotement mystérieux, un doux murmure de baisers et de paroles d'amour. — Où sommes-nous? — J'ai peur de le demander.

C'est ainsi que cela commence.

Puis — nous tournons au drame vulgaire — une femme singulière fait irruption dans la pièce; femme interlope qui s'est achetée un mari et veut entrer dans le monde, et qui, pour atteindre son but, ne reculerait devant aucune audace.

Cela tourne au mélodrame et cesse aussitôt d'être intéressant.

En somme, ce n'est pas un succès, tant s'en faut, et nous le regrettons pour M<sup>me</sup> Pasca, qui y est vraiment remarquable.

**CHATELET.** — *Les Pirates de la Savane* (reprise). — Hélas! elle est morte, la pauvre charmante artiste, dont la beauté, la grâce, la jeunesse, avaient pu un moment galvaniser et faire vivre ce malheureux drame des *Pirates*.

Il ne fallait rien que la personnalité de miss Adah Menken pour opérer un tel miracle, et maintenant qu'elle n'est plus là pour animer tout de son souffle, voyez!

La tritise pièce est là, avec sa prose essoufflée, avec ses incidents vulgaires, avec tout ce vieux répertoire qui sert depuis vingt ans aux faiseurs de mélodrames.

Qui sait?

Il y aura peut-être cependant un regain de succès;

mais, croyez-le bien, cela ne sera dû qu'aux décors, aux ballets et peut-être aussi à M. Laray, qui fait oublier Dumaine dans le rôle du malheureux Andrés.

**CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE.** — Toujours Avolo, et Russels et ses fils.

Salle comble tous les soirs.

PIERRE ZACCONE.

Au **PRE CATELAN**, bois de Boulogne, dimanche prochain, à deux heures précises, grand Concert d'harmonie par la musique des *Zouaves* de la garde, sous l'habile direction de M. *Hemmerlé*. Pour la première fois, cette remarquable musique exécutera avec clairons et tambours le *Souvenir du camp*, grande scène musicale et militaire, de l'effet le plus grandiose.

Après la visite au camp, tous les dimanches et tous les mercredis, grande fête au parc d'Idalie, à Vincennes.

Bal, illumination, grand cotillon réglé par M. Repauzy.

La fête commencera à huit heures du soir.

**JARDIN MABILE.** — Ouvert tous les soirs. Mercredi et samedi grande fête.

### AVIS IMPORTANT

*Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.*

### PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

Le modèle découpé, de grandeur naturelle, contenu dans ce numéro, est celui d'une casaque représentée par la deuxième figurine de la planche n° 902.

Cette casaque est ajustée. Le dos étroit à la taille, sans couture au milieu. La basque, demilongue des côtés, présente une coupe arrondie du bas qui l'accourcit devant et particulièrement derrière, où elle atteint à peine 10 cent. de longueur, en sorte qu'elle y forme une échancrure qui sera recouverte en partie par les deux longs bouts qui s'échappent du nœud qui est fixé à la taille. La manche est étroite dans toute sa longueur et forme bien le coude, avec la coupe du dessous, son échancrure du haut, du moins, indiquée par une marque pratiquée à la roulette dans le patron.

Devant, cette casaque a juste la largeur nécessaire pour fermer à l'aide de boutons, et la pince y est aussi indiquée par une marque pratiquée à la roulette.

Comme complément, dont il était inutile que nous donnions le patron découpé, elle présente derrière deux grands bouts flottants s'échappant d'un nœud.

Ces bouts sont d'environ 80 cent. de longueur. Ils sont étroits du haut et s'élargissent jusque vers le bas, où ils sont taillés à trois angles; en sorte que celui du milieu y forme la pointe. Une garniture en dentelure, posée dessus tout autour, y accuse comme une patte dentelée superposée; puis, du bas, les bouts se terminent par un effilé composé de petits glands. Le nœud qui fixe le haut de ces bouts à la taille se compose d'un plissé contournant une patte à bouton qui forme boucle.

La garniture de la basque rappelle absolument celle des bouts; puis à l'encolure, ainsi que sur les coutures de côté et devant d'emmanchure, ainsi qu'au bas des manches, une dentelure posée dessus complète la garniture du modèle.

THIRIFOCQ.

PLANCHE DE GUIPURE

1. Dessin pour housse, dessus de lit, grands rideaux. On peut l'exécuter soit sur du filet de même grandeur que le dessin indiqué, soit sur du filet plus gros, ayant même des mailles d'un centimètre carré; on alternera en damier ces grands carrés avec des carrés de batiste, au milieu desquels on intercalera des carrés au filet, ainsi que l'indique le dessin.

2. Pelotte duchesse; si on l'exécute sur gros filet, ce dessin sera convenable pour dessus de tabouret.

3. Quart d'une housse; on l'exécutera sur gros filet avec mailles d'un centimètre; on l'encadrera d'une dentelle en grosse guipure Cluny, ou bien brodée en guipure sur filet.

4. Dentelle pour encadrer des objets d'ameublement faits en guipure Cluny, ou bien pour encadrer des rideaux de mousseline.

5 et 6. Entre-deux en guipure pour dessus d'ourlet de jupon d'enfant ou de pantalon.

7. Entre-deux pour grands rideaux et dessus de lit; on l'alternera avec des bandes de batiste unie ou bien des bandes de satin de la couleur de l'ameublement.

PLANCHE 902

Première mise. — Robe en crépon double nuance tan ou brun Bismark), garnie de chicorée de taffetas du même ton. En bas, grand volant orné en haut et en bas de la ruche de taffetas. Le corsage est plat, uni et montant, avec petite ruche aux épaules et au bas des manches, plates également. Mantelet ample, formant pélerine, ronde derrière et pans longs et arrondis devant. Le mantelet a une ruche chicorée noire autour des pans et jusqu'à la ceinture, où il s'ajoute une dentelle noire de 25 à 30 cent. de haut.

Sur le milieu de chaque pan est posée une cocarde en ruche chicorée noire. La même ruche existe autour du cou.

Ce modèle, très riche et très distingué, sort de chez M<sup>me</sup> Leclère-Vollant, qui a ajouté à ses salons pour la confection un atelier spécial de toilettes de ville, de ces toilettes précieuses à toutes les femmes, car on n'exécute chez M<sup>me</sup> Leclère-Vollant que des nouveautés de bon goût et on y fuit l'excentricité.

Chapeau de paille noire, entouré d'une bande de velours noir accompagné d'un petit diadème de marguerites à cœurs noirs dans leur verdure. Les marguerites se continuent de distance en distance sur une barbe de dentelle noire, qui vient se fixer sous le cou avec une marguerite. Gants de Saxe et bottines de chevreau en peau mordorée.

Deuxième mise. — Robe de foulard bleu de ciel à corsage ou plutôt petite casaque dont les basques s'arrondissent en descendant de chaque côté de la jupe, ornée de dents pointues en pareil et d'un effilé à tête ronde formant des petits glands. Le dos de cette casaque figure une veste-mantelet en alpaga blanc, que l'on peut aussi faire en piqué blanc; elle est entourée de petites dents qui se perdent dans l'entournure et descendent le long du côté du devant, le devant étant aussi en alpaga blanc, jusqu'à la pince, et longs bouts de ceinture également en alpaga blanc entouré de dentelures, qui se terminent en triangle et par un effilé semblable à celui du bas de la basque, lesquels bouts sont fixés, du haut, par un nœud à plis grecs disposés en éventail et séparés par une agrafe plate ornée de quatre boutons.

Ce costume, dont la jupe est ronde, demi-longue et unie, se fait avec 10 mètres de taffetas ou foulard bleu de ciel et 2 m. 50 d'alpaga blanc.

Chapeau-toque en paille blanche, garni de guirlandes de campanules bleues, un petit pouf devant et deux barbes courtes de blonde bleue derrière. Gants gris-perle. Bottines de toile écruée lacées sur le pied, avec talons Louis XV.

La jupe de la robe est taillée ronde, demi-longue,

et le volant, qui doit se monter à la partie qui est dessinée à festons présente, entre chaque feston, une largeur double de celui-ci, et nécessairement de la hauteur suffisante dans chaque partie qui forme dent entre les festons, c'est-à-dire 40 cent. environ dans cette partie, où le volant forme pointe, et 30 cent. dans celle où il est creusé. Si le bas de jupe a en moyenne 3 m. 75 de tour, total du bas, le volant doit avoir 7 m. afin de ne pas manquer d'ampleur, et cette largeur doit être parfaitement répartie en six parties creusées qui se rencontrent avec les six lés, dont le milieu de chacun porte une marque arrondie qui simule une seconde jupe festonnée lorsque la garniture est posée. Dans son ensemble, le costume emploie environ 15 m. de taffetas en 70 de large.

#### CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et à Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

## LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

### LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

#### L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

#### Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

#### L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

#### Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

*Etranger, selon les destinations.*

et le volant, qui doit se monter à la partie qui est dessinée à festons présente, entre chaque feston, une largeur double de celui-ci, et nécessairement de la hauteur suffisante dans chaque partie, c'est-à-dire entre les festons, c'est-à-dire dans cette partie, où le volant dans celle où il est creusé, doit avoir une largeur moyenne 3 m. 75 de tour, et une hauteur de 7 m. afin de ne pas perdre cette largeur doit être par parties creusées qui se rendent au milieu de chacun par une garniture qui simule une seconde garniture est posée. Dans l'emploi environ 15 m. de

**CORRESPONDANTS**

Pour Lyon : chez M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Belgique et la Hollande :

ET DE TOURTOUR, grande place, 10, rue particulière, rue des Harengs, 10 (elles.)

l'Angleterre :

chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da rkeley square.

ants pour l'Autriche, l'Allemagne,

eurs des postes de Cologne et à (Prusse).

scane et les Etats Romains :

NIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel 53, premier étage, à Florence.

North America : S. T. TAYLOR, eet, New-York.

onner aussi à tous les bureaux de t chez tous les libraires.



Centimetres  
Inches  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19

**LA**  
**LE MONIT**  
**L'ÉDITION**  
PARAISSANT LE 15 DE  
1° 12 numéros grand in  
2° 24 gravures de mode  
3° 12 patrons découpés  
robes ou confection

**GANTE**  
**ET DE L'ENFANCE**  
**ÉDITION BI-MENSUELLE**  
1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :  
ros grand in-8°, format de luxe,  
res de modes colorisées,  
hes de broderies, morceaux de musique  
et ou tapisserie.  
ns découpés de grandeur naturelle de  
ou confections,

**Prix d'ab**  
Un an : Paris, 10 fr. ;  
mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

**Prix d'abonnement :**  
Paris, 15 fr. ; Départements, 12 fr. ; six  
mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

*Etranger, selon les destinations.*